

CORÉALISATION MAISON ANTOINE VITEZ

LE MUR OU L'ÉTERNITÉ D'UN MASSACRE

HATEM HADAWY

« JE CHERCHE À REPENSER LA LANGUE À PARTIR
DE SA MISE EN ÉCHEC PAR LE RÉEL »

Deir Ez-Zor, Syrie, 2012. L'assaut de la ville par les troupes d'Al Assad est imminent. Hatem Hadawy revient sur ce tragique évènement, auquel il a lui-même survécu. Rencontre avec un auteur qui ne cesse de repousser les limites du langage.

Entretien réalisé par Anaïs Heluin,
traduit par Racha Abazied

Hatem Hadawy, auteur, acteur et metteur en scène syrien, a écrit *Le Mur ou l'éternité d'un massacre* en résidence à La Chartreuse. Traduite par Racha Abazied avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, cette pièce relate un massacre vécu par l'auteur: celui que commet en 2012 le régime syrien à Deir Ez-Zor, à l'est de la Syrie. En exil en France, l'artiste utilise la double distance géographique et temporelle qui le sépare de l'évènement pour développer sa recherche d'un langage théâtral nouveau, fondé sur la perte de sens.

Le Mur ou l'éternité d'un massacre est votre quatrième pièce et la première à être traduite en français. Pourriez-vous nous dire quelle place elle prend pour vous au sein de votre œuvre?

Mon écriture théâtrale, comme celle de bien d'autres auteurs syriens, a été très largement affectée par la révolution de 2011. Dès lors, je commence à appréhender cette pratique comme une tentative de compréhension de la réalité qui m'entoure. Je suis un enfant de la guerre. J'ai vécu au milieu de massacres, de blocus et de destructions. Il me paraît évident et nécessaire de chercher à créer une esthétique nouvelle qui rende compte de cette réalité. Je pose alors les bases d'une recherche à la fois artistique et philosophique, afin de faire naître un autre langage qui permettrait d'exprimer ce qu'il est impossible de dire dans la langue du quotidien. Cette méthode, que je nomme l'«*absurde réactionnel*», trouve à mon sens son meilleur aboutissement dans *Le Mur ou l'éternité d'un massacre*. Cette pièce est la plus proche de ma manière de concevoir l'écriture. Pour cela et pour le sujet que j'y aborde, le massacre commis par le régime syrien dans ma ville natale de Deir Ez-Zor en 2012, l'expérience du *Mur* est particulière dans mon parcours. Elle fait profondément partie de moi, et je compte revenir régulièrement à cette matière, continuer de la creuser.

Savoir que votre pièce allait être traduite en français a-t-il, selon vous, influencé votre geste d'écriture?

Le Mur ou l'éternité d'un massacre n'est pas ma première pièce à avoir été traduite. J'ai déjà traduit certains textes auparavant, avec l'aide d'une traductrice, mais vers l'anglais. L'idée de transmission de la réalité syrienne à un public qui en est étranger n'est donc pas nouvelle, mais elle a pris ici davantage d'importance du fait d'avoir eu le soutien de La Chartreuse pour l'écriture et de la Maison Antoine Vitez pour la traduction. En écrivant, j'avais toujours à l'esprit les deux publics auxquels je souhaite m'adresser, l'arabophone et le francophone. J'ai bien conscience, hélas, que cette pièce n'aurait jamais pu être représentée dans la Syrie d'Assad. Malgré tout, pour un Syrien, elle peut nourrir ce besoin de comprendre l'énormité des événements qui ont bouleversé le pays dès 2011. Quant aux Français, elle est susceptible de répondre à une curiosité à l'endroit de la Syrie que je perçois en tant qu'artiste exilé. Grâce au grand professionnalisme de ma traductrice, Racha Abazied, qui a cherché à comprendre en profondeur ma démarche, la version française du *Mur ou l'éternité d'un massacre* est bien plus qu'une traduction littérale de la version arabe. Elle a réussi à créer une véritable adaptation de la pièce tout en restant fidèle à l'esprit de l'écriture. La bienveillante relecture de Laurent Muhleisen nous a aussi été très précieuse.

Votre pièce précédente, *Conflagrations* (2016), traitait de l'exil d'un couple en Turquie, lors de la cinquième année de la révolution syrienne, en 2015-2016. Vous remontez encore le temps avec *Le Mur ou l'éternité d'un massacre*. Pourquoi ce choix?

Mes choix d'écriture ne sont pas déterminés par une intention planifiée d'ordonner les événements, mais par une forme de contemplation interne de ce qui m'a marqué et qui me touche. L'exil influence beaucoup ce processus, en ce qu'il m'a mis face à un choix difficile: soit faire face à ma mémoire des événements, soit la fuir. En sachant que j'empruntais le premier chemin, il me faudrait le vivre d'une manière totale. C'est la voie que j'ai prise, dans le désir de faire de cette confrontation avec cette partie de moi l'occasion d'une expérience profonde et de la quête d'une forme de sagesse.

« J'ai vécu au milieu de massacres, de blocus et de destructions. Il me paraît évident et nécessaire de chercher à créer une esthétique nouvelle qui rende compte de cette réalité. »



Hatem Hadawy

Le besoin de parler du massacre de Deir Ez-Zor s'est imposé parce que je l'ai personnellement vécu. Je suis un rescapé. La distance à la fois géographique et temporelle qui me sépare des événements m'était nécessaire. L'exil m'a permis de digérer ma mémoire afin de pouvoir la partager.

Ce partage d'un vécu personnel se fait sous la forme d'une fiction. Les figures principales sont nommées «Le Veilleur», «Le Gitan», «Le Voyant» et «L'Oncle». On les rencontre quelques jours avant l'assaut, jusqu'au massacre qui en deux jours cause près de 500 morts. De quelle façon ce passage par la fable, aux accents largement symbolistes, participe-t-il de votre «absurde réactionnel»?

Il était essentiel pour moi d'éviter de tomber dans une description trop directe de la violence avec bains de sang et cruautés insoutenables. Mon «Veilleur», qui est photographe-développeur dans un magasin de photographie, et mes autres protagonistes,

«Pour envisager l'écriture autobiographique, il faut être libéré de soi-même afin d'atteindre quelque chose de plus universel»

qui sont respectivement serveur de café, employé dans un magasin de disques et homme dans la soixantaine, prisonnier politique pendant dix ans sous le règne d'Assad-père, incarnent une forme de simplicité populaire face à la complexité des événements. Avec leur parler simple et dépouillé qui fait partie de ma recherche autour de l'«absurde réactionnel», je cherche à repenser la langue à partir de sa mise en échec par le réel. Avec ces figures dépassées par l'Histoire, j'espère réussir à susciter une réflexion qui aille au-delà des mots et des dialogues, en apparence très simples. À partir de ces figures, je déploie une esthétique symboliste qui me permet d'aborder l'événement qu'est le massacre de Deir Ez-Zor. Il me semble que le symbolisme ouvre le sens plutôt que de le fermer. Il est aussi propice aux silences qui, eux, confrontent le spectateur à la réalité de l'événement.

Ces quatre protagonistes, qui s'expriment dans un langage à la fois quotidien et poétique, usant volontiers de la métaphore pour décrire ce qui les entoure et les sensations que cela suscite en eux, existent essentiellement par les liens qu'ils entretiennent les uns avec les autres. En quoi cette dimension relationnelle est-elle importante pour vous? La qualité humaine de mes personnages est très importante pour moi. Je tente de l'exprimer en mettant en scène des valeurs essentielles, comme l'amitié sincère. Celle-ci relie fortement Le Veilleur, Le Gitan, Le Voyant et L'Oncle qui, par leur rapport à l'autre et au monde, incarnent pour moi une part de l'âme syrienne. La tournure métaphysique de ces quatre hommes qui, tandis que la menace approche, se mettent

à disserter sur la vie et la mort ainsi que sur le temps, doit quant à elle beaucoup à l'environnement très particulier de Deir Ez-Zor. Cette ville désertique, dure, bien que traversée par le fleuve Euphrate, produit chez celles et ceux qui y vivent une forme de sagesse du désert. Beaucoup des choses qui se passent entre eux et en chacun existent au-delà des mots, par exemple le moment où Le Veilleur et Le Voyant, sentant qu'ils ne se reverront pas, ne parviennent pas à se dire au revoir.

Les relations se distendent en effet dès lors que l'attaque commence. Votre écriture se transforme aussi : on entend alors vos protagonistes à travers les communications radio, que certains d'entre eux établissent afin de résister à l'assaut. Les mots se raréfient alors progressivement. L'arrivée des tueurs participe de cette disparition du langage.

La disparition du langage que vous décrivez n'est pas totale dans la pièce. Pour moi, il s'agit plutôt d'une transformation, car dans mon «absurde réactionnel», la perte de sens n'est pas une fin, mais le point de départ d'une langue nouvelle. Si le travail sur la langue dont je vous parle est important, je tiens toutefois à préciser qu'il ne s'agit que d'un aspect de cette pièce, comme de toutes celles que j'ai écrites jusque-là. Étant aussi comédien, ayant pratiqué la mise en scène en Turquie, où j'ai vécu avant de venir en France, je conçois l'écriture d'une manière large : la lumière, la musique, le son, la vidéo ou encore le silence, participent de l'écriture. D'où les didascalies nombreuses et denses qui font partie intégrante du texte, surtout lorsque les acteurs disparaissent physiquement

«L'exil influence beaucoup ce processus, en ce qu'il m'a mis face à un choix difficile : soit faire face à ma mémoire des événements, soit la fuir. Le besoin de parler du massacre de Deir Ez-Zor s'est imposé parce que je l'ai personnellement vécu. Je suis un rescapé.»



Celui qui tient la braise, par Hatem Hadawy

pour ne rester présents que par la voix et l'image. J'aimerais beaucoup pouvoir pousser mon travail sur *Le Mur ou l'éternité d'un massacre* jusqu'à la mise en scène.

Pensez-vous qu'après la révolution, puis l'exil, la chute du régime de Bachar Al-Assad constitue un nouveau tournant pour votre écriture?

Si, en tant que Syrien, ce bouleversement récent me touche profondément, je ne pense pas que cela change ma façon d'écrire. Pour envisager l'écriture autobiographique, il faut être libéré de soi-même afin d'atteindre quelque chose de plus universel. Ainsi, je ne suis pas prisonnier de l'événement, étant convaincu qu'il nous faut en Syrie d'abord réfléchir à ce qui s'est passé hier pour raconter le présent et envisager l'après. Mes

prochains projets seront toutefois moins liés à l'Histoire que les précédents : je travaille en ce moment à la fois sur un documentaire et à une pièce de théâtre qui se veut beaucoup plus contemplative et spirituelle que *Le Mur ou l'éternité d'un massacre*. ■

Le Mur ou l'éternité d'un massacre,

Texte d'Hatem Hadawy

Traduit de l'arabe par Racha Abazied-Sabouret

Mise en voix Le G.R.A.A.L

le 15 juillet à 19 heures (1 h 15)

Venez ensuite assister à la rencontre

Qu'est-ce qu'une langue de l'exil, une langue en exil ? (voir encadré)

LANGUE EN EXIL, LANGUE DE L'EXIL

En partenariat avec la Chartreuse, La Maison Antoine Vitez propose une rencontre avec deux artistes syriens : l'auteur Hatem Hadawy, qui présentera son texte *Le Mur ou l'éternité d'un massacre*, et l'autrice et réalisatrice Liwaa Yazji, dont on découvrira la pièce *Terror* et le film *Haunted* dans le cadre du festival d'Avignon. Deux regards apportant un éclairage sur différents aspects de cette réalité parfois tragique, mais qui rend compte, également, de la force de gestes artistiques courageux et affirmés.

Par Laurent Muhleisen

Lorsqu'un pays sombre dans la dictature, que le pouvoir qui y règne représente une menace pour ses habitants, les premières victimes de répressions sont généralement les individus eux-mêmes, ou les groupes qui refusent de se taire, de plier, qui tentent par tous les moyens de défendre la liberté, d'alerter l'opinion, qu'ils soient militants politiques, intellectuels, scientifiques, artistes, simples esprits éclairés, ou tout cela à la fois. L'histoire moderne a multiplié les exemples d'exil massif de personnes fuyant la prison, la torture, la mort ou la censure, forcées de réinventer leur vie sous d'autres cieux, dans des cultures parfois très éloignées de celles dans lesquelles elles ont

grandi et travaillé. Depuis la fin des années soixante-dix, ce mouvement n'a cessé de s'amplifier, et la situation géopolitique des dernières décennies est venue accélérer encore ce processus. Dans le contexte de la Syrie, pays à forte tradition théâtrale, on a ainsi vu entre 2011 et la chute du régime Assad des auteurs, des metteurs en scène, des acteurs se retrouver du jour au lendemain privés de ce qui faisait jusqu'alors leur quotidien. Dans leur cas, l'exil était le seul moyen de continuer à alerter, à dénoncer, à témoigner, à créer. Comment écrit-on quand, pour échapper aux géoles de Bachar, on quitte, en une nuit, son pays, son travail? Quand on a vu ses amis et sa

famille massacrés par les troupes fidèles au pouvoir ou par Daesh? Pour qui écrit-on? Comment le sujet même de l'exil agite-t-il l'écriture, qu'elle soit textuelle ou cinématographique?

Rencontre animée par Leyla-Claire Rabih et Jumana Al-Yasiri.

Leyla-Claire Rabih est autrice, traductrice, metteuse en scène. Elle est également directrice de l'ENSATT à Lyon.

Jumana Al-Yasiri est curatrice et traductrice franco-syrienne. Elle est l'autrice de plusieurs recherches et essais sur la scène artistique du Proche-Orient et ses diasporas, des sujets sur lesquels elle intervient régulièrement.